

FFM — Compétition des premières oeuvres **Même les gens sans histoire ont une histoire**

Patricia Robin

Number 275, November–December 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65354ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robin, P. (2011). FFM — Compétition des premières oeuvres : même les gens sans histoire ont une histoire. *Séquences*, (275), 6–7.

FFM | Compétition des premières œuvres

Même les gens sans histoire ont une histoire

Contrairement aux superproductions qui affectionnent le montage dit du chaos, les vingt-six films en compétition dans la section « Premières œuvres » de ce 35^e Festival des films du monde offraient majoritairement un débit lent et réfléchi. Assiste-t-on à l'émergence d'un mouvement slow film dans l'industrie cinématographique ? Est-ce l'hésitation et l'inexpérience du débutant, la sélection qui proposait des œuvres plus posées ou le grand nombre de projections numériques ?

Patricia Robin



Une telle compétition, dans un festival, permet de voir poindre quelques influences et quelques tendances. Celle-ci offrait aux spectateurs assidus une programmation assez uniforme d'où ressort une propension à utiliser davantage des plans longs et à resserrer le découpage. On s'est ainsi attardé sur des thèmes somme toute assez universels : la famille, le deuil, la maladie. Retrouver autant de films les abordant est révélateur, surtout dans le cas d'une première réalisation de fiction de long métrage ; ça rejoint les différentes cultures et ça représente aussi la meilleure façon d'atteindre un plus large public. Pour ce qui est de l'intérêt et de l'efficacité du traitement, chaque production représente un cas d'espèce déterminé soit par son ingéniosité, soit par le prisme par lequel le sujet a été observé. On ne peut que féliciter l'audace de quelques-uns et déplorer le manque de vision de certains. Quant aux autres, ils se placent dans la moyenne sans grandes surprises.

La famille nucléaire recomposée, amputée, anémiée ou mal en point, est l'objet de prédilection de cette édition 2011. Plus de 16 œuvres cinématographiques s'y sont attardées et cinq d'entre elles ont été récompensées. *In Our Name* de Brian Welsh (Royaume-Uni), lauréat du Zénith d'or, présente une

incursion troublante dans ce couple de militaires dont la jeune mère revient d'une mission en Irak. Nullement remise de ses émotions, elle devient paranoïaque dans sa propre maison et surprotectrice envers sa petite fille. Le drame de cette union est encore plus profond et le fossé entre les époux, un gouffre infranchissable. On ne peut plus d'actualité, cette intrigue est menée avec finesse et brio pour sensibiliser le spectateur à cette réalité méconnue des civils qui saluent leurs héros ignorant les séquelles des séjours au front. Plus formel et abordant le thème sous-jacent de la découverte de l'homosexualité adolescente, *Noordzee Texas* de Bavo Defurne (Belgique) s'est mérité le Zénith d'argent ainsi que le prix de la FIPRESCI. Film hors du temps à la direction artistique et à la photographie soignées, il propose un voyage au bord de la Mer du Nord, évoquant *Le Blé en herbe* de Colette. Pim, fils unique d'une mère aux mœurs volages, est laissé à lui-même. Il côtoie une autre famille monoparentale et tombe amoureux de l'aîné. Prédisposé dès son enfance à cette inclination, il vit sa relation avec Gino de façon toute spontanée. Traité avec des plans longs et lents, esthétiquement parfaits, ce film dégage une douceur et un parfum d'éternité. Le jeune interprète de Pim, filiforme et déterminé, est adroitement dirigé par le réalisateur qui a su maîtriser l'ensemble avec talent. Sur une note plus humoristique et dynamique, *Aqui entre nos* de Patricia Martinez de Velasco (Mexique) s'est mérité le Zénith de bronze. Toujours sur le même thème, on dresse ici le portrait d'un homme pourvoyeur en crise contre les femmes de sa vie qui le tiennent pour acquis et qui se paient sa tête. Dirigée avec doigté, la mise en scène est alerte, les ressorts comiques rodés au quart de tour, les dialogues percutants et drôles, les personnages bien campés, les imbroglios du scénario efficaces, la distribution crédible et les acteurs naturels et attachants. Cette comédie se laisse déguster sans arrière-pensée et, malgré ses grandes qualités, obtient une place discutable au sein de ce palmarès ; d'autres propositions beaucoup plus innovatrices par leur forme et leur approche originales auraient pu décrocher ce prix. On n'a qu'à songer au très particulier *Tiempos menos modernos* de Simon Franco (Argentine/Chili/Allemagne), délicieuse critique de la télévision généraliste commune à toutes les cultures. Parachutée par le gouvernement, celle-ci perturbe le

Photo : *In Our Name*



Plus pittoresque et plus social,
El Dedo de Sergio Teubal... propose
une critique politico-comique
avec son histoire d'élection
aux saveurs de corruption
et de gros bon sens populaire...

quotidien d'un ermite patagonien qu'un ami visite de temps à autre. Karine Silla Perez (France) a su nous émouvoir avec *Un baiser papillon*. Elle-même actrice, la réalisatrice a orchestré ce film choral avec finesse et sensibilité. Vincent Perez y incarne un père déstabilisé par le cancer de sa femme et Cécile de France, une infirmière en proie à des angoisses concernant l'éducation de son fils et son rôle de mère et d'épouse. Riche en émotions et en rebondissements sur fond de banlieue parisienne qui brûle, il mérite amplement la Mention spéciale du jury, ne serait-ce que pour la beauté remarquable du générique de début. Maladie et famille s'illustrent aussi dans *Fear of Falling* (Lek Wysokosci) (Pologne), où un présentateur de journal télévisé doit faire face à la schizophrénie de son père, occasionnant du même coup un retour forcé à ses origines. Avec ses images vert-de-gris froides et lugubres, mais superbes et soignées, cette œuvre laisse toute la place au jeu des deux principaux protagonistes qui, malgré leurs griefs, sauront trouver la paix. La facture de la pellicule n'est pas sans rappeler celle de *L'Homme de marbre* de Wajda.

De leur vivant, de Géraldine Doignon (Belgique), aborde, pour sa part, le lent processus du deuil vécu par un hôtelier et ses enfants adultes. *Elle ne pleure pas, elle chante* de Philippe de Pierpont (Belgique, France, Luxembourg) évoque la progressive libération d'une femme au chevet du père qui l'a abusée. Sur une note plus joyeuse, et malgré un titre en anglais aucunement justifié, *Let My People Go!* de Mikael Buch (France) séduit par ses allures de comédie de boulevard où un Juif homosexuel se retrouve au centre d'un quiproquo et se réfugie chez ses parents. Hybride de *La Cage aux folles* et des *Aventures de Rabbi Jacob*, ce vaudeville bien ficelé a fait s'esclaffer l'assistance au grand complet. Un moment béni au cœur d'une programmation austère.

Plus pittoresque et plus social, *El Dedo* de Sergio Teubal (Argentine-Mexique) propose une critique politico-comique avec son histoire d'élection aux saveurs de corruption et de gros bon sens populaire. Une pléiade de personnages typiques bien campés se démène dans une mise en scène allègre aux retournements de situation grinçants. La poussière du village happée par la belle lumière de la direction photo enrobe ce conte aux allures fantastiques digne du prix Glauber Rocha pour le meilleur film de l'Amérique latine qui lui a été décerné.

On ne peut terminer ce florilège sans saluer l'audace de la réalisatrice indienne Leena Manimekalai pour sa production hors Bollywood *Sengadal* (*La mer morte*). Cette fiction ressemblant à un documentaire ne se gêne pas pour prendre position contre la censure, les systèmes policier et politique dans son pays et pour se porter à la défense des laissés-pour-compte.